

THIERRY
VINCENT

DANS LA TÊTE DES BLACK BLOCS

Vérités et idées reçues

Éditions de
L'Observatoire

Dans la tête des black blocs

Thierry Vincent

Dans la tête des black blocs

Vérités et idées reçues

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-2345-0
Dépôt légal : 2022, septembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Bastien et Éliana.

Avant-propos

Le 18 mai 2016, la police exprime son ras-le-bol au cours d'une manifestation. Après tout, elle a le droit, elle aussi, de protester. À l'appel des syndicats policiers, les agents se réunissent place de la République, à Paris, fief des contestataires, dans le cadre du mouvement Nuit debout. Pour les anti-loi travail, c'est une provocation, et des appels à contre-manifester circulent sur les réseaux sociaux.

Aux abords de la place, les contestataires déambulent devant un important dispositif de police et de gendarmerie. On se scrute, on tâte le terrain, mais les forces de l'ordre interviennent, d'abord avec mesure, à chaque accès de fixation. Néanmoins, un groupe de plus en plus nombreux parvient à s'approcher de la place et tente de forcer le passage. S'ensuit une véritable mêlée de rugby à l'avantage des contre-manifestants. Je suis au milieu, parvenant à filmer tant bien que mal. Les forces de l'ordre ne contiennent la foule qu'en faisant usage de leurs boucliers, matraques et gaz lacrymogène. Un homme, à visage découvert, crie : « La place de la République, emblème de la contestation, est aujourd'hui occupée par les forces fascistes. »

Dans la tête des black blocs

Avec difficulté, les gendarmes quasiment encerclés repoussent les assaillants. C'est alors que ces derniers repèrent un cordon un peu moins conséquent que les autres, composé pour moitié de gendarmes et pour l'autre de flics, dans une rue perpendiculaire allant vers le nord-est de Paris. En grande supériorité numérique, les émeutiers passent sans difficulté, devant des forces de l'ordre résignées. Survoltés, les manifestants s'y engouffrent, en criant : « Paris, debout, soulève-toi ! » Ils accélèrent le pas, il me faut courir caméra à l'épaule, tout en filmant, prenant bien soin de ne le faire que dos aux manifestants pour éviter toute possibilité d'identification. Ils se retrouvent sur le canal Saint-Martin, prenant sur la gauche, quai de Valmy. C'est alors qu'un malencontreux hasard se produit : les manifestants croisent une voiture de police qui n'a rien à voir avec la répression de la manifestation. Qu'importe : quelques personnes, qui ont revêtu leurs habits noirs, entre dix et vingt tout au plus sur les cent à deux cents manifestants, s'en prennent au véhicule. L'un fracasse le pare-brise arrière, l'autre jette un fumigène dans l'habitacle (et non pas un cocktail Molotov comme l'ont dit les médias dans un premier temps). Côté conducteur, un homme frappe le policier qui sort son arme, puis se ravise. Il sort du véhicule et fait face à la foule. Un manifestant lui donne des coups d'une tige flexible, coups qu'il pare avec virtuosité et sang-froid. L'assaillant finit par partir.

Je suis pour ma part dans la rue de l'autre côté de la voiture, côté passager. Alors que de la fumée commence à se dégager du véhicule, une policière à bord semble

Avant-propos

tétanisée, figée, incapable du moindre geste. Un homme « en civil » et non masqué lui ouvre la portière : « Sortez madame, sortez, venez avec nous. » Il la prend par le bras et l’emmène vers l’avant de la voiture, alors que les manifestants sont derrière. La rumeur a un temps couru que le sauveteur de la policière était lui-même un flic en civil. En ayant recoupé plusieurs sources, je peux affirmer aujourd’hui qu’il s’agissait bien d’un militant pacifique.

La scène fait la une des JT. Une pancarte, sur laquelle est inscrit le slogan « Poulets rôtis », déposée après l’incendie de la voiture à l’endroit même où a eu lieu cet événement, est largement reprise par les médias pour illustrer une haine meurtrière de la police, voire accréditer l’hypothèse d’une préméditation.

Dès le soir, le principal mis en cause, Antonin Bernanos, 22 ans à l’époque, déjà fiché pour ses activités dans le milieu radical, est arrêté. Chez lui, les policiers trouvent de la littérature d’ultragauche, ce qui n’est guère surprenant puisque Bernanos assume ses idées politiques radicales. Il est soupçonné d’avoir frappé le policier. Sept autres personnes sont interpellées, dont un inconnu des services de renseignement, Nicolas Fensch, informaticien au salaire confortable et ancien militant gaulliste ! L’homme s’est radicalisé en quelques mois, après être allé, un peu par hasard, à une manif contre la loi travail où il a été témoin, dit-il, d’une répression farouche qui l’a révolté. L’homme est inconnu des services de police et des milieux militants. Autre profil étonnant, une Américaine, elle aussi inconnue au bataillon, comme Nicolas Fensch.

Dans la tête des black blocs

Antonin Bernanos nie les faits. Il est pourtant accusé par un témoin sous X. Mais ce dossier judiciaire connaît une incroyable bévue : le nom du témoin apparaît dans un procès-verbal. Il s'agit d'un policier des services de renseignement, chargé de surveiller les milieux d'extrême gauche. Dès lors, la suspicion s'installe : et si le policier en question avait donné le nom d'une personne qu'il a simplement reconnue dans la manifestation sauvage, Bernanos ayant une fiche longue comme le bras ?

Qu'importe : cette attaque violente et filmée qui passe en boucle sur les chaînes d'info deviendra, pour le grand public, le symbole de la dangerosité des black blocs, ces groupes vêtus tout de noir, qui viennent d'apparaître massivement en France. Finalement, sept personnes seront condamnées dans ce dossier qui connaîtra un très fort retentissement médiatique, un vertigineux tourbillon dans lequel je vais, à mon corps défendant, me trouver entraîné. C'est toujours le risque lorsque l'on suit depuis longtemps les black blocs, et que la police sait que vous y avez des contacts.

Les black blocs effraient autant qu'ils fascinent et suscitent des fantasmes : quoi de plus mystérieux et intrigant qu'une masse anonymisée par des cagoules et des vêtements noirs, tous identiques, un bloc dont on oublie qu'il est aussi une somme d'individualités ? Avant de se lancer dans son analyse, il faut rappeler quelques vérités simples mais largement ignorées du grand public : le black bloc n'est pas une organisation militante. C'est un mode opératoire qui joue sur l'anonymat, la solidarité de

Avant-propos

groupe, la surprise, la mobilité et un appareil impressionnant : un groupe en noir et cagoulé a forcément quelque chose de politico-militaire. Cette méthode est née en Allemagne, dans les années 1980, pour affronter la police lors d'évacuations de squats. Puis la technique s'est petit à petit répandue à travers le monde, à l'occasion de grandes réunions internationales, comme le sommet de l'OMC à Seattle en 1999 (écourté à cause des violences), le G7 de Gênes en 2001, ou encore celui de l'OTAN à Strasbourg en 2009. En France, la technique du black bloc est apparue massivement en 2016 à l'occasion de la contestation de la loi travail.

Le black bloc désigne ainsi un mode opératoire et non les militants radicaux qui le composent comme dans le langage courant. Faute d'autre terme et par commodité, j'emploierai cet abus de langage, en parlant de black bloc(s) au singulier ou au pluriel.

Les blacks blocs et moi

J'ai une histoire avec les black blocs, issue d'une fascination à la fois morbide et idéaliste pour le noir anarchiste, à moins que ce ne soit par pure curiosité journalistique, mâtinée d'un certain attrait pour les marginalités. Un peu de tout cela, probablement. Depuis dix ans, je suis, dans le cadre de mon travail de journaliste, les milieux radicaux d'ultragauche. J'ai noirci des dizaines de pages sur le sujet, utilisé un nombre incalculable de cartes mémoires de caméras. Je me suis retrouvé au milieu d'affrontements violents, parfois la peur au ventre. Violence dont j'ai été

Dans la tête des black blocs

moi-même victime : blessé deux fois lors de charges de CRS bien qu'identifié comme journaliste, frappé une fois par un black bloc me visant à titre personnel, tandis que d'autres s'interposaient. Dans les trois cas, je n'ai pas porté plainte, considérant que j'avais accepté ce risque. Pour un reportage diffusé dans *Envoyé spécial* (« Nous sommes tous des casseurs », 2017), j'ai suivi des black blocs pendant près d'un an.

Depuis, j'ai gardé des contacts dans les milieux d'ultra-gauche. J'y ai noué des sympathies et attisé de franches hostilités. J'y ai « des amis » et des « ennemis » – j'insiste sur les guillemets. Au fil du temps, j'ai acquis la confiance de certains, mais aussi échoué à briser la défiance d'autres, hostiles aux médias en général.

Pour ce livre, certains radicaux ont accepté de parler, d'autres non. Pour ceux qui ont refusé tout contact, je m'appuierai sur leurs textes et communiqués expliquant leurs actions. J'essaierai de faire abstraction de leur hostilité et de faire preuve d'équité.

Je ne prétends pas à l'objectivité journalistique qui est selon moi une fiction. Le journaliste est un sujet pensant lui aussi, avec sa sensibilité, ses opinions, son vécu. Je prétends à l'honnêteté journalistique, ce qui est tout à fait différent. Mes propres opinions politiques n'ont en soi pas grand intérêt. Ayant autant travaillé sur l'extrême droite que sur l'extrême gauche, je dois néanmoins, par honnêteté, affirmer ma propre subjectivité sur le sujet : si je n'ai jamais milité dans aucune organisation, si je ne me considère pas comme un journaliste militant, je ne mets pas ultradroite et ultragauche sur le même plan. J'ai une

Avant-propos

réelle répulsion pour la violence d'où qu'elle vienne, mais comment mettre sur le même plan une émeute, même violente, fondée – au moins dans le discours – sur la quête d'un monde meilleur, et de lâches exactions racistes, résultant de pulsions haineuses, revendiquant un monde régi par la loi du plus fort, où la violence est une finalité, non un « mal nécessaire », comme le disent parfois les activistes du bloc ? Ainsi que le formule très simplement un de mes amis avocat, plutôt de droite, « la grande différence entre l'extrême droite et l'extrême gauche, c'est que l'extrême gauche, ça part d'une bonne intention ».

Autant le dire clairement : j'ai toujours préféré l'excès d'utopie au nihilisme haineux, le rouge vif d'une émeute à la noirceur mortifère d'une ratonnade, le combat contre un ordre jugé inique à l'exaltation de la force comme valeur en soi, l'ardeur flamboyante d'une révolte à la froideur glaçante de son écrasement. La promesse de lendemains meilleurs au fatalisme de la résignation. L'élan passionnel d'une vie projetée vers un futur radieux et utopique plutôt qu'un attachement obstiné à un présent figé, morne et rassurant. Malgré des pratiques qui me dérangent.

Comment j'ai rencontré les black blocs

« Mais toi, comment as-tu fait pour approcher les black blocs ? », m'ont souvent demandé des confrères. À vrai dire, je ne m'étais jamais posé la question, tant cela ne me semblait pas un exploit. Journalistiquement, ça l'est pourtant un peu : je crois pouvoir dire, avec toute

Dans la tête des black blocs

la fausse modestie qui me caractérise, que je suis l'auteur du seul sujet long sur les black blocs réalisé pour la télé. Je replonge dans ma mémoire : comment tout cela a-t-il commencé ?

L'ultragauche est entrée dans ma sphère professionnelle en 2008. C'est alors qu'éclate l'affaire de Tarnac, du nom de ce village de Haute-Corrèze où ont été arrêtés plusieurs militants soupçonnés d'avoir bloqué des voies ferrées et de préparer des actes terroristes, voire des assassinats, selon François Molins, le procureur de Paris à l'époque. D'emblée, instinctivement, je suis sceptique sur cette affaire. J'ai réalisé une enquête pour Canal+ sur cette histoire abracadabrantesque qui fera *pschitt*. Je suis entré en contact avec les mis en examen, en prenant mon temps, en leur parlant longuement, d'abord sans caméra. Le courant est passé. « Tarnac : enquête sur l'ultragauche » a été diffusé en 2010 sur Canal+. C'était la première fois qu'une investigation télévisuelle remettait largement en cause la thèse d'un groupe terroriste. La suite m'a donné raison puisque, dix ans plus tard, les mis en examen seront tous blanchis. Le sujet fut bien accueilli dans le « milieu ». J'ai également réalisé un reportage sur les anarchistes grecs, « Grèce, vers la guerre civile ? » (2013), qui a été bien perçu des connaisseurs du pays.

Parallèlement, je me suis intéressé depuis une vingtaine d'années à l'extrême droite. J'ai beaucoup écrit dessus, j'en ai, je crois, une fine connaissance. En 2013, les agressions commises par l'extrême droite commencent à se multiplier en France. Je pressens que le phénomène va s'amplifier. Guy, un enseignant d'ultragauche avec qui

Avant-propos

j'ai sympathisé il y a longtemps, me recommande auprès du groupe Réfle(x)es, un groupe antifa spécialisé dans les enquêtes sur l'extrême droite, dont les responsables sont inconnus, et de la police, et de l'extrême droite, qui cherche à les identifier depuis des années. Très certainement la meilleure source d'informations sur la question. Un groupe d'inspiration libertaire qui parle rarement aux journalistes. Je rencontre Franck, le plus ancien de ce groupe qui existe depuis les années 1980. Une rencontre informelle prévue pour une simple et brève prise de contact mais qui se prolongera des heures.

Je propose à Canal+ une enquête sur le sujet. J'en ai fait part à Franck, enthousiaste sur l'idée mais très sceptique sur le fait que ma chaîne suive. Il a raison : à Canal+, c'est niet. Symptomatique du flair de ces dirigeants de chaînes qui ne sont jamais issus du journalisme, mes responsables ne croient pas du tout à la réalité du phénomène. Ils auront malheureusement tort.

Le 6 juin 2013, Clément Méric, un jeune militant antifa, brillant élève à Sciences Po tout juste âgé de 18 ans, est tué par des skinheads au cours d'une bagarre à Paris. Il aura fallu ce drame épouvantable pour que ma très incompétente hiérarchie se réveille. Mes supérieurs sortent de leur torpeur qui caractérise ces médiocres cadres sup pour me demander de foncer. En me donnant évidemment des délais irréalistes.

Je prends contact avec des militants de l'action antifasciste Paris-Banlieue, dont faisait partie Clément. Ils sont tous traumatisés. Ils ont envie de porter cette affaire sur la place publique mais se méfient à juste titre

Dans la tête des black blocs

des journalistes qui, dans les grands médias, renvoient dos à dos deux bandes d'extrémistes violents. Le fameux préjugé « les extrêmes se rejoignent ». Pourtant, si l'extrême gauche fait parfois le coup de poing contre les « fachos », l'équivalence est impossible ; c'est l'extrême droite qui agresse des personnes en raison de leur look ou couleur de peau. Ce sont ses militants qui suivent des activistes de gauche jusqu'à leur domicile, qui leur envoient à leurs adresses personnelles des menaces de mort. Ce sont eux qui tuent. Pas l'inverse. Le sujet diffusé en novembre 2014 documente sérieusement ces violences. La presse en fait une critique élogieuse. Les militants me remercient d'avoir fait un sujet honnête.

Quand éclate sans prévenir la violente contestation de la loi travail en 2016, qui tourne de plus en plus à l'émeute, je vais filmer, seul, avec une petite caméra. Je vais au plus près des affrontements. Il faut quand même faire attention. Les militants que je connais me préviennent que lors d'une manif agitée, ils ne pourront pas me protéger. Je filme néanmoins, en restant vigilant sur l'éventuelle agression d'un activiste survolté, sur les charges de police ne ménageant pas les journalistes même identifiés comme tels, des projectiles souvent tirés trop court et tombant largement devant les cordons de CRS. Quand je filme carrément au milieu du bloc en période d'accalmie, je demande systématiquement aux militants si je peux les filmer de dos. Ils acceptent la plupart du temps.

En leur garantissant l'anonymat le plus total, j'interviewe des éléments du bloc sur la longueur et sur le fond dans des endroits plus calmes. Complètement anonymisés,

Avant-propos

évidemment, quitte à leur faire porter des vêtements qui ne sont pas les leurs.

Le sujet que j'en tire, diffusé dans *Envoyé spécial*, est généralement perçu dans les milieux d'ultragauche comme équilibré. Il leur donne la parole sans, je crois, la trahir ni la caricaturer au montage. « C'est la première fois qu'on voit un sujet honnête à la télé », me complimente l'un d'eux. Pas de fausse modestie : je reconnais en éprouver une certaine fierté.

Dans la tête des black blocs

Comprenant de lui-même la candeur et l'irréalisme de son propos, l'homme regarde vers le ciel avec gravité, comme pour pleurer ses illusions perdues devenues noire rage. Il prend une longue inspiration, puis lâche cette phrase, sortie du désespoir le plus profond de son être meurtri : « On nous prend pour des barbares, alors que dans le fond, nous sommes des humanistes. »

Table des matières

Avant-propos	9
1. Les idées du bloc	21
2. L'histoire du bloc	43
3. Le bloc arrive en France.....	53
4. Le bloc face aux syndicats.....	77
5. Les appellistes.....	87
6. Philosophie de la banderole	97
7. Les méthodes du bloc	109
8. Bloc noir et Gilets jaunes	129
9. Qui se cache sous les cagoules ?.....	147
10. Mais que fait la police ?.....	161
11. Tout le monde déteste les médias.....	173
Conclusion. Comment en finir avec les black blocs.....	193